

Culture et inculture

Mario Bunge

Volume 13, numéro 2, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/203324ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/203324ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bunge, M. (1986). Culture et inculture. *Philosophiques*, 13(2), 347–351.
<https://doi.org/10.7202/203324ar>

CULTURE ET INCULTURE

par Mario Bunge

Permettez-moi de commencer par une réminiscence personnelle. Il y a exactement dix-sept ans se réunissait à Saint-Hyacinthe une assemblée de professeurs, inspirée par le célèbre Frère Untel, afin de planifier les futurs Cégeps. J'y assistai à titre de représentant de mon université. Au bout de deux jours, les délégués des quatre universités anglophones, nous nous sommes mis d'accord pour présenter un programme à nous, inspiré de la philosophie anglo-saxonne plutôt que de la philosophie alors dominante au Québec, qui était un mélange d'idéologies caractérisées par leur manque de clarté et de rigueur.

Nous propositions que, dans les collèges anglophones, il y ait quatre cours de philosophie : deux d'histoire de la philosophie, un de logique mathématique élémentaire, et un d'analyse conceptuelle (ou philosophie linguistique, qui a mon avis est une bonne propédeutique à la philosophie proprement dite). Tout le monde a été d'accord sur ce programme. Malheureusement l'administration de McGill, sous l'influence d'un démagogue, rejeta le plan, le considérant trop difficile et abstrait pour de jeunes gens. On préféra des cours non-substantiels et rhétoriques.

J'ai commencé par vous raconter cet épisode, non seulement pour vous montrer que le sort des Cégeps m'a intéressé dès le moment où je suis arrivé au pays, mais aussi pour vous avertir que j'ai un parti pris. Selon moi, il y a la philosophie et la pseudo-philosophie, celle-ci étant un bavardage obscur et irresponsable sur des questions telles que l'existence humaine et la mort, la névrose et l'aliénation, qui sont normalement traitées par les sciences de l'homme. Je crois que le philosophe n'est pas équipé pour traiter ces problèmes empiriques. La philosophie authentique

s'occupe de problèmes conceptuels qu'elle peut résoudre. Elle est strictement technique, donc étrangère à ce mélange de littérature et d'idéologie qu'exportait l'Allemagne entre les deux guerres, et que, depuis, nous avons importé de France.

Ce que je viens d'affirmer n'implique pas que la philosophie doit vivre dans une tour d'ivoire isolée du reste de la culture ; au contraire, la philosophie doit entretenir des contacts étroits avec les autres branches du savoir authentique, en particulier les sciences naturelles, les sciences humaines (surtout l'histoire), et la technique. Qui plus est, une philosophie ennemie de la science, comme le sont les philosophies de parti et d'église, ainsi que l'existentialisme, n'est pas une philosophie mais une idéologie.

La philosophie authentique, tout comme la science et la technique, est avant tout la recherche de la connaissance nouvelle, la libre recherche de la vérité sans laquelle on n'a que la répétition d'un catéchisme ou de l'invention irresponsable. Il y a donc la philosophie sérieuse, qui se combine aisément avec le reste de la culture intellectuelle, et la pseudo-philosophie, comme il y a la science et la pseudo-science, l'art et le pseudo-art.

Vous ayant avertis de mon biais personnel, acquis peut-être lors de ma formation comme physicien, passons à la question de la place de la philosophie (sérieuse) dans la culture intellectuelle moderne, donc dans la formation de l'esprit d'une jeune personne désirant s'intégrer dans cette culture plutôt que dans la contre-culture.

On doit noter d'abord que la philosophie n'est pas une discipline comme les autres : elle est, avec la mathématique, la plus générale des disciplines et elle se trouve au cœur même de la culture intellectuelle contemporaine. Par conséquent, l'ignorance de la philosophie n'est pas un petit trou comme serait l'ignorance de la chimie des nourritures ou de l'histoire du Québec. L'ignorance de la philosophie est un vide immense que seule une idéologie peut combler.

En effet, toute recherche scientifique ou technique présuppose un tas de principes philosophiques. Par exemple, le chercheur présuppose qu'il y a un monde réel, que ce monde est composé de choses concrètes et changeantes qui se comportent conformément

aux lois ; que toute chose est, soit un système, soit une composante d'un système ; que tous les systèmes évoluent, et qu'il n'y a pas d'idées séparées des corps qui puissent influencer le fonctionnement des appareils de mesure. Tous ceux-ci sont des principes ontologiques (métaphysiques) intervenant dans la recherche scientifique ou technique. Il appartient au philosophe de les découvrir, de les analyser et de les systématiser.

Il y a aussi des principes gnoséologiques (ou épistémologiques) qui interviennent tacitement dans la recherche originale. Par exemple, on admet que pour connaître les choses il faut et l'expérience et la raison ; que les modes para-normaux de connaissance, tels que la révélation et la clairvoyance, ne sont que des illusions ; que les représentations les plus riches et profondes des choses sont bâties à l'aide d'outils mathématiques ; que les hypothèses concernant des choses naturelles ou sociales doivent être soumises à l'épreuve empirique, etc. Tous ces principes sont acquis. Cependant, on oublie parfois qu'ils sont des principes philosophiques.

Bien sûr, on peut faire de la science ou de la technique sans avoir jamais assisté à des cours de philosophie. Cependant, on ne pourra pas nier que, s'il y a des principes qui sont au cœur même de la recherche scientifique et technique, il y a intérêt à les mettre en lumière, à les analyser et à les systématiser en théories. Cette tâche philosophique n'enrichit pas seulement la philosophie, mais elle peut avoir un effet salutaire sur la recherche scientifique ou technique, laquelle échoue parfois par ignorance de ces principes. Par exemple, on glisse facilement de la science à la pseudo-science quand on oublie la norme qui commande la vérification empirique, ou quand on oublie que toute discipline doit être compatible avec ses voisines. Par exemple, ce qui fait que la psychanalyse est une pseudo-science c'est le manque de confirmation expérimentale ainsi que son incompatibilité avec la psychologie expérimentale et la neuro-physiologie.

Si on reconnaît que la philosophie et les mathématiques sont au noyau même du moteur de la culture intellectuelle contemporaine, on doit admettre qu'on ne possède pas cette culture si l'on réussit à ignorer toute la philosophie, et toute la mathématique. Il n'y a pas deux cultures, l'une scientifique et l'autre littéraire,

vivant l'une à côté de l'autre et toutes les deux valables. Il n'y a qu'une culture contemporaine, dont la partie intellectuelle est dominée par la science. Tout ce qui n'est pas compris dans cette culture — en particulier les idéologies traditionnelles, les pseudo-sciences, et la contre-culture anti-scientifique — est de l'inculture.

Deuxièmement, on doit noter que l'apprentissage de la philosophie n'est pas seulement question d'acquisition d'informations. La connaissance philosophique n'est pas comme celle des données géographiques et historiques, qui nous donnent tout au plus un contexte. La philosophie joue aussi un rôle intégrateur : elle montre les interactions ainsi que les différences entre les divers champs de recherche : elle montre l'unité du savoir par dessus sa variété. C'est pourquoi l'étude de la philosophie nous aide à nous former une conception du monde.

Prenons par exemple la psychologie. Une analyse philosophique de celle-ci nous montre qu'elle vaut très peu, aussi longtemps qu'elle reste extérieure à la neuro-physiologie et à la sociologie — et ceci parce que nous pensons avec le cerveau et dans un milieu social —. Ou prenons l'économie politique : sans l'aide de la sociologie, de la science politique et de l'histoire, l'économie politique est impuissante à expliquer ou à améliorer les processus économiques, parce que l'économie n'est pas un système clos. Le spécialiste sans conception du monde, ou qui possède une conception vieillie du monde, n'est pas seulement borné : il peut être, même, dangereux.

Le troisième rôle formatif de l'étude de la (bonne) philosophie est qu'elle nous apprend à penser correctement : à douter, à critiquer, à analyser, à nous poser des problèmes radicaux, à reviser des solutions acquises, à bâtir des ponts entre les champs de recherche, à maintenir l'esprit ouvert et néophilique plutôt que fermé et néophobique, et à voir toute chose et toute idée dans un contexte, et chaque contexte dans un contexte encore plus vaste.

La philosophie nous enseigne donc à penser globalement et à éviter le dogmatisme. De cette façon elle nous prépare pour mieux faire face à un monde de complexité croissante et qui change à une grande vitesse. Par contre, la formation ultra-spécialisée, tout comme la formation exclusivement idéologique, forme des gens incapables de comprendre la richesse et le

dynamisme du monde, qui tâchent de le simplifier au lieu de l'enrichir davantage, et de l'arrêter de sorte qu'il s'adapte à leurs idées révolues.

Je termine. Il y a au moins trois raisons pour enseigner la philosophie — l'authentique, pas la mauvaise — au collège et même à l'école secondaire. Primo, parce que la philosophie nous mène au cœur même de la culture intellectuelle de notre temps. Secundo, parce qu'elle joue un rôle intégrateur qui empêche la fragmentation de la culture et facilite, par contre, le rapprochement des diverses branches du savoir ainsi que la formation d'une conception moderne du monde. Tertio, parce que la philosophie — l'authentique, pas l'autre — nous enseigne à penser, en particulier à penser globalement et vite, pour mieux confronter une réalité qui s'avère de plus en plus complexe, instable et menaçante.

On pourrait mentionner encore d'autres raisons en faveur de l'enseignement de la philosophie au niveau collégial et même au niveau secondaire. Par exemple, la nécessité de prendre conscience de la nature des normes morales, de distinguer entre connaissance et croyance, entre science et technique, entre science et pseudo-science, ou entre science et idéologie. Même si la philosophie ne servait qu'un des buts mentionnés ci-dessus, elle mériterait d'être enseignée dans les Cégeps et même à l'année terminale du secondaire.

Bref, puisqu'il n'y a pas de culture intellectuelle moderne sans philosophie (moderne), il ne peut pas exister un enseignement collégial moderne sans une bonne dose de (bonne) philosophie. Toute tentative de diminuer son importance ne fait que faciliter la fragmentation de la culture et sa corruption par les idéologies et les pseudo-sciences. Pas de culture intellectuelle sans philosophie. Pas de formation de l'esprit moderne sans formation philosophique. Pas d'esprit universel sans philosophie. Donc, l'anti-philosophie est l'étroitesse d'esprit, le dogmatisme, le provincialisme-bref, l'anti-culture.

*Foundations and Philosophy of Science Unit,
McGill University*